

Si le peuple des fidèles de Jésus-Christ pouvait garder, dans cette idolâtrie générale, sa croyance en un seul Dieu, et l'exprimer simplement, comme on exprime ses pensées habituelles, dans les inscriptions des Catacombes, c'est que l'*Unité de Dieu* avait alors, parmi les chrétiens instruits, de vigoureux défenseurs. Contre ces philosophes païens que l'on appelle les *gnostiques*,¹ et qui imaginaient un dieu méchant, celui de l'Ancien Testament, et un dieu bon, celui du Nouveau, s'étaient levés deux vaillants polémistes : S. Irenée, évêque de Lyon, et Tertullien l'auteur du traité *Adversus Marcionem*, pour réfuter Marcion. Il lui montre qu'il n'y a pas de contradiction entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

II

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

Sur la divinité de Jésus-Christ, il y a, parmi les inscriptions des Catacombes, des preuves nombreuses de la foi des premiers chrétiens. Voici une inscription du cimetière de Cyriaque, par exemple, et qui est dédiée à un chrétien ; elle dit qu'il se repose maintenant "*in Christo Deo*, dans le Christ Dieu". D'autres inscriptions en grec, et antérieures à Constantin, disent : "En Dieu, le Christ, en Dieu, le Seigneur-Christ". A Priscille, on voit l'expression grecque "en Dieu", puis un poisson dessiné ; or le mot grec pour désigner un poisson, renferme cinq lettres, et chacune, dans le langage de ces premiers siècles, désignait aussi la lettre initiale d'un des mots de la profession de foi suivante : "Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur".

Chaque fois, donc, que l'on voit un poisson de gravé sur un marbre, dans les Catacombes, il faut entendre toute cette phrase-là.

¹ Parmi les écrits gnostiques, en dehors des textes qui les citaient pour les répéter, il y a de publié, depuis 1850, a) des entretiens de Jésus ressuscité avec ses disciples, et avec Marie Madeleine ; les *Actes de S. Pierre*, écrits au II^e siècle ; les *Actes de S. Jean* ; les *Actes de S. Thomas*. b) Enfin il existe à Berlin un *Evangile de Marie* pas encore publié. Cf. *Eléments de Patrologie*, du Dr Bauschen, traduits par E. Richard, 1906, à Paris, chez Roger, Chernoviz.